4e ANNÉE, N° 207. — SAMEDI, 29 DÉCEMBRE 1849.

ON S'ABONNE:

A CONSTANTINOPLE, au Bureau du Journal *A Galata*.

DANS LES VILLES DU LITTORAL, l'Agence des Paquebots français.

A MALTE, chez *M. G. Muir*, libraire.

A MARSEILLE, chez Me veuve *Camoin et Cie.*

A LONDRES, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, 2, St Ann's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT

CONSTANTINOPLE ...... un an, 8 colonat
" 6 mois, 4 "
PROVINCES ET ETRANGER un an, 9 "
" 6 mois, 5 "

PRIX DES ANNONCES:

La ligne.......... 6 piastres du G.-S

Le Journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.

Les abonnemens datent du 1er et du 16.

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 29 Décembre.

1849.

Vienne 1849 et veuille le ciel être propice à l'Empire! — Ce vœu, que l'année dernière, à pareil jour, nous exprimions à l'encontre des fléaux qui venaient de peser si cruellement sur la capitale de la Turquie et ses dépendances, s'est en très grande partie réalisé : grâce à Dieu, le choléra ne tarda pas à disparaître, et si l'incendie n'a pas encore été réduit à l'impuissance, du moins lui a-t-on créé déjà des obstacles réels, surtout à la suite du système de bâtisse sagement adopté par le gouvernement de S. M. I.

Quelques légères modifications apportées au réglement sur les constructions, dont nous avons apprécié et apprécions hautement toute l'importance, en prévoyant tous ses résultats au profit de Constantinople ; de la persévérance dans la voie de réforme où l'on est entré, et nous ne sommes pas trop éloignés du jour où nous serons affranchis, envers l'incendie, du honteux tribut que nous continuons à lui payer, et que trop long-temps hélas ! nous payâmes au fléau plus terrible encore de la peste.

Mais les améliorations que nous signalons dès le début, ne sont pas les seules qui aient été introduites dans l'Empire, durant les douze mois qui viennent de s'écouler ; malgré la triste situation de l'Europe, qui a forcé la Turquie à des dépenses considérables, en vue d'éventualités contre lesquelles aucune puissance n'est à l'abri, l'œuvre de la réforme, si elle s'est ralentie, ne s'est point arrêtée, et ses promoteurs ont su trouver encore les ressources nécessaires pour les consacrer avec fruit à la marche régulière du progrès moral et matériel du pays.

Le champ de l'instruction publique s'est considérablement agrandi, et le niveau des études s'est généralement élevé dans la capitale. Dans les provinces, les écoles se sont multipliées à l'infini. Ce mouvement honore ses initiateurs et l'époque actuelle; nous aimons à y voir les premiers jalons d'un vaste enseignement régénérateur.

L'Ecole de médecine de Galata-Sérail, provisoirement transférée à Coumbar-Hané, à la suite de la catastrophe qui vint la réduire en cendres, continue à rendre des services marquans à l'Etat. Cet établissement a déjà produit des sujets remarquables, et ce n'est pas une mince gloire pour lui, que d'avoir déjà eu pour médecins en chef et directeurs-généraux, deux élèves sortis de son sein.

L'Ecole de Galata-Sérail, s'étant élevée au rang des écoles européennes de ce genre, la création d'une feuille spéciale qui tînt les professeurs et les élèves au courant des progrès de la science, était devenue indispensable. Ce vide a été rempli par la fondation de la *Gazette Médicale de Constantinople* (1).

Tous les autres établissemens d'instruction publique sont en progrès.

L'agriculture est en plus grand honneur que jamais, et nul n'ignore les sacrifices immenses consacrés aujourd'hui à son développement. Le gouvernement, tout en remplissant un devoir, y trouve le compte du trésor, pendant que de leur côté, les populations prospèrent et jouissent en paix du fruit de leurs labeurs.

L'Ecole d'agriculture créée à San-Stefano, depuis trois ans environ, n'avait pas, il est vrai, donné jusqu'ici des résultats bien satisfaisans ; elle coûtait infiniment plus qu'elle ne produisait; mais depuis qu'elle a passé sous une direction plus habile, elle est entrée en voie de véritable progrès.

L'Ecole d'agriculture de San-Stefano compte 46 élèves : 23 musulmans, et 23 appartenant aux différentes nationalités chrétiennes de l'Empire. On y étudie :

1° L'Agriculture pratique et théorique;
2° La Botanique;
3° L'Art vétérinaire;
4° L'amélioration des bêtes à laine, et particulièrement des moutons mérinos;
5° L'Arithmétique;
6° La Géométrie;

Une école vétérinaire a été instituée, il y a quelques mois, et la direction en a été confiée à un français, M. Dubroca, vétérinaire en premier et membre de plusieurs sociétés scientifiques. C'était là, le corollaire indispensable d'un établissement agricole.

« Gouvernée par Ahmet pacha, dont la » bienveillante sollicitude est de tous les » instans, « dit M. Dubroca, » appuyée » par Ibrahim pacha, son gouverneur ; pro- » tégée par la toute puissance de l'Empe- » peur, l'Ecole impériale vétérinaire de » Constantinople se trouve, dans les con- » ditions les plus favorables de succès.

« Branche importante de l'immense » tronc des connaissances humaines, la » science vétérinaire propagée et vulgari- » sée, ne tardera pas à augmenter la ri- » chesse de l'empire, en y portant l'aisance » et le bien-être dans les campagnes ; elle » fera bénir le nom de l'illustre souverain » sous la haute protection duquel elle ne » ne peut que porter les fruits les plus sa- » lutaires; et, la génération présente, pleine » de reconnaissance pour un bienfait qui » intéresse la population entière, enregis- » trera cet acte, pour le dire à la postérité » la plus reculée. »

(1) La *Gazette Médicale de Constantinople* paraît en deux éditions, l'une en langue turque et l'autre en langue française.

Des monumens d'utilité publique se sont élevés comme par enchantement, et, grâce aux sacrifices intelligens du Sultan, la mosquée de Sainte-Sophie est sortie de l'état d'abandon et de ruine où elle se trouvait depuis des siècles.

Les fabriques existantes continuent à recevoir l'impulsion nécessaire, et plusieurs d'entr'elles n'ont pas cessé d'être en pleine activité.

Des explorations scientifiques ont eu lieu, et plusieurs des recherches minéralogiques de M. L. Smith ont été couronnées de succès au profit de la science et de l'humanité.

La flotte, en 1849, a rendu des services : elle a d'ailleurs beaucoup gagné, constamment en progrès, sous l'habile et patriotique administration de Suleyman pacha.

La navigation à vapeur a pris de vastes proportions, et le pavillon ottoman flotte sur toutes les lignes exploitées depuis Trébisonde jusqu'à l'Egypte, par des compagnies étrangères, auxquelles il fait la plus loyale concurrence.

D'autres préoccupations puissantes n'ont pas empêché le Sultan, de s'occuper sérieusement de l'armée, force si essentielle, et dont le résultat immédiat est d'assurer à chacun la jouissance paisible de ses travaux en maintenant la paix à l'intérieur et en se faisant respecter à l'extérieur. L'armée a été mise sur un pied respectable, et la plus parfaite discipline règne dans tous ses rangs.

Le ministre de la guerre, Méhémet-Ali pacha, a dignement répondu à l'attente de son souverain. Les forces actives de l'Empire ont atteint cette année, 350 mille hommes environ. Il est vrai que le nouveau système de recrutement, que d'invétérés et absurdes préjugés rendaient odieux à l'Islamisme, ne rencontre plus de résistance sérieuse, et rend ainsi la formation d'une armée plus prompte et plus facile.

D'autre part, sous les auspices de S. M. I., l'administration de Top-Hané, si habilement dirigée par Ahmed-Féthi pacha, grand-maître de l'artillerie de l'Empire, a pu, dans un court espace de temps, fonder et tenir à la disposition de l'armée, cent cinquante canons, avec l'attirail et les accessoires, caissons, harnais, etc. Le département de l'artillerie ne laisse rien à désirer, il se trouve dans le plus grand ordre possible, et organisé de manière à repondre aux plus pressans besoins du pays.

Tout cela s'est accompli dans l'année qui va expirer dans deux jours, et l'on n'a suivi, en toutes choses, d'autres règles que celles que prescrit le systême inauguré par la Charte de Gulhané.

Le succès du *Tanzimat* ne doit donc plus être mis en doute; il a reçu d'ailleurs sa consécration définitive, dans l'application, à l'Archipel ottoman, de la mesure qui a réuni, sous un seul commandement, tous les membres épars d'une décentralisation jusqu'alors si funeste. On leur a donné Rhôdes pour chef lieu, et voici les dépendances de ce nouveau département, un des plus importans de l'Empire :

1° Les îles Merméris, Kerpé (Scarpanto.) Tchauban-Adassi (Caxo). Mis, Seumbeki (Simi), Héréké (Kalki), Illiaki, (Piscopi), Ingerli (Hissiros), Astypalea (Stampalia), Calimnos, Léros, Pathmos et Icarios (Nicaria).

2° L'île de Chypre, qui comprend 16 arrondissemens.

3° Stankieu (Cos), avec les petites îles environnantes.

4° Soussam (Samos), et les îles qui en dépendent.

5° Sakis (Chio), avec Ipsara et d'autres îlots.

6° Midilly, avec les districts de Mételin. Molava, Colonia et les îles d'Yunda (Mosconèses).

7° Lemnos, avec les îles de Bosboba (Aios-Strati), et Bulbudja (Trikeri).

8° Bozdja-Adas (Ténédos, avec Imros, Samotraki et Tassos.

Tous ces résultats méritent d'être signalés, car ils ont été obtenus dans un temps plein d'incertitudes, de dangers et d'embarras. Le Sultan et ses ministres n'ont cessé d'avoir la sollicitude la plus fervente pour le bien-être des populations de l'empire en général. La fixation du tarif par lequel le producteur n'est tenu qu'à payer au fermier le taux qui y est stipulé, est un des plus grands bienfaits qui soit émané de sa volonté souveraine.

En passant à un autre ordre de choses, ce n'est pas sans peine, dirons-nous, que la tranquillité a été rendue aux principautés du Danube; l'ancien ordre de choses y a, à peu près été rétabli, moins les hommes à qui était confié le dépôt des populations sur les intérêts desquelles il reste encore quelques points à régler.

La mission de Fuad éfendi, dans ces pays, a été signalée par des actes qui lui ont acquis les sympathies des populations. — Fuad éfendi se trouve encore à Saint-Pétersbourg, où comme toujours et comme partout, sa conduite a su obtenir l'approbation de son gouvernement et l'estime de celui auprès duquel il avait à remplir une mission, difficile il est vrai, mais qui vient de se terminer à la satisfaction des deux cours, qui vont reprendre leurs relations trop long-temps interrompues.

L'année 1848 avait vu mourir Ibrahim pacha, gouverneur-général d'Egypte; en 1849, Méhémet-Ali pacha n'a pas tardé à suivre son fils dans la tombe. La direction du gouvernement du pays a passé entre les mains d'Abbas pacha, petit-fils et neveu de ces deux hommes célèbres.

L'Egypte jouit de la plus grande tranquillité, et l'administration de ce pays se règle sur celle de la métropole de l'empire.

A quelques pas de là, le repos de la Syrie acquiert chaque jour de la stabilité, et à l'exception de quelques nommades, les habitans de cette belliqueuse contrée, apprennent, sous l'administration paternelle du Sultan, à préférer les instrumens féconds de l'agriculture et de la paix aux fers destructeurs de la guerre.

Samos est rentrée dans le devoir, le Kurdistan est dompté, l'Albanie n'a garde de bouger ; partout la paix et la concorde. Puisse cette situation se prolonger long-temps !

Nous avons fait souvent la même observation : lorsque, dominés par leurs étranges illusions, les journaux grecs glosent en masse et à dire d'experts sur la Turquie, cela veut dire qu'ils croient le moment venu de donner une forme quelconque à la fumée de leurs rêves. C'est une espèce de maladie chronique, dont les symptômes se manifestent plus fortement entre la fin d'une année et le commencement de l'autre, afin sans doute que les hallucinations des douze mois qui précèdent soient léguées aux douze mois suivants et aillent ainsi et sans plus d'effet d'âge en âge jusqu'à la consommation des siècles. C'est une manie que la raison publique rend peu dangereuse.

A propos de manie, disons un mot au *Courrier d'Athènes* qui prend texte de l'arrestation à Constantinople de quelques industriels d'anarchie, qu'il appelle simplement fous, et dont le savoir-faire tirait un parti fort lucratif de petits imprimés très orthodoxes sans doute en Grèce, mais très peu en Turquie, pour dire aux journaux du pays, sans exception, de gros mots qui, en ce qui nous concerne, ont le mérite de ne rien prouver. Il est vrai qu'une fois en train, il s'en prend plus particulièment à l'un de nos confrères pour cause entendue entre eux deux ; ce n'est pas à nous d'en prendre souci. Mais lorsqu'il s'adresse à tous pour les accuser de dénaturer les faits afin d'exciter la Turquie contre la Grèce, nous ne pouvons nous empêcher de lui faire observer que, s'il a la bonté de nous lire, il nous lit mal, soit par distraction, soit qu'il ait la vue trouble; si trouble, en effet, que les industriels arrêtés dont nous avons à peine parlé, ne sont autre chose à ses yeux que des fous, moyen comme un autre de justifier et d'amnistier les actes les plus condamnables. Le rôle de brouillons, quand il s'agit

FEUILLETON.

SI JEUNE ET MOURIR!

I.

Le colonel Véron, l'un des plus imposants débris des phalanges impériales, mourut vers la fin de 1815, par suite des nombreuses blessures qu'il avait reçues, à la tête de son régiment, en luttant jusqu'au dernier jour contre l'invasion étrangère. Près d'expirer, il parla ainsi au docteur Chabert, son compagnon et son ami :

« Je vous laisse ce que j'ai de plus cher au monde, mes enfants ; moi, je vais rejoindre l'ange qui m'attend au ciel, ma douce Amélie, qui semble ne nous avoir quittés sitôt que pour échapper au douloureux spectacle de nos revers. Je ne veux point que mes fils soient soldats. Vous savez, d'ailleurs, que je crains pour Jules la maladie qui a tué sa mère. Les affections de poitrine ne pardonnent pas, m'avez-vous dit souvent. La pâleur et la tristesse de cet enfant sont des indices auxquels je ne puis me méprendre. Veillez sur ses jours, comme s'il vous appartenait ; Dieu veuille que je me sois trompé ! Charles m'inspire moins d'inquiétude ; mais il est si bon, si sensible ; il porte un cœur tellement enthousiaste et chaleureux, que je redoute les faiblesses et les erreurs d'un naturel facile à se laisser entraîner par l'exemple et les conseils. Oh ! mon ami, c'est un père mourant qui vous lègue ses droits ; usez-en pour leur bonheur. Je vous connais assez pour savoir que mes enfants seront les vôtres... Adieu... Promettez-moi...

— Je vous le jure, interrompit le docteur, voyant que la voix du moribond allait s'affaiblissant. Puis il fit approcher les enfants qu'on retenait dans la chambre voisine.

L'aîné avait alors huit ans, le plus jeune six. Le colonel les bénit, serra la main de son ami, et expira. A dater de ce jour, les enfants du colonel devinrent ceux du docteur ; celui-ci, fidèle à son serment, les éleva avec une tendresse vraiment paternelle. Bientôt les orphelins lui témoignèrent par leur respect et leur amour, que ses soins dévoués et ses attentions délicates avaient développé en eux les germes de toutes les bonnes qualités, et il trouva dans leur tendresse une large compensation à ses peines.

Cependant Jules et Charles grandirent, mais les craintes du colonel s'étaient réalisées. Jules avait une maladie de langueur qui le faisait doucement incliner vers la tombe; malgré la sollicitude, les égards même dont son frère et le docteur entouraient sa faiblesse, rien ne venait ranimer cette frêle existence, et, avec la plus amère douleur, ils voyaient approcher l'instant qui devait les séparer d'un être si chéri. Quelquefois la gaîté se reflétait tout à coup, comme un rayon de soleil, sur cette triste physionomie ; mais ses amis, loin de la partager avec lui, s'attristaient davantage. Un rire contraint et forcé se mêlait seul à la joie du pauvre condamné, puis il se détournaient pour essuyer une larme.

— Mais quand ses pensées s'élançaient, brillantes et radieuses dans l'avenir, quand il entretenait ses amis des projets délicieux qu'il formait, qu'il parlait de l'être aimé qui viendrait lier sa destinée à la sienne, il la voyait jeune, belle, parée de tous les charmes de l'esprit et de la grâce; il se sentait heureux par avance et entouré d'une famille nouvelle et chérie ; il croyait déjà saisir toute cette félicité qui devait, hélas ! s'engloutir dans une tombe.

— Pauvre enfant ! murmurait le docteur, poursuis ton rêve; la désillusion serait trop horrible.

Charles s'était livré, avec tout l'enthousiasme de son caractère, à l'étude de la peinture ; il aimait son art, il le cultivait précieusement, s'y adonnait sans mesure, et Jules, malgré toute la tendre sollicitude de son frère et du docteur, voulut suivre la même carrière. Le docteur craignait pour lui les émanations des couleurs, et savait combien cela est dangereux aux poitrinaires, mais rien ne put arrêter le jeune homme; il fallut céder à ce caprice de malade et le laisser suivre sa destinée.

Chabert avait pour ami M. Duhamel, qui vivait retiré dans une charmante villa, aux portes de Paris. Le médecin et Duhamel s'étaient liés, pendant l'une des dernières expéditions de l'empire, et depuis ils n'avaient cessé de vivre dans la plus étroite intimité. M. Duhamel possédait une fille unique et charmante. A l'époque des vacances, Jules et Charles venaient souvent le voir, et il les recevait comme s'ils eussent appartenu au docteur.

Les affections sont promptes à se former dans la première jeunesse. Bientôt les deux peintres aimèrent Juliette comme une sœur. Quel jour de fête c'était pour tous les trois, quand arrivait l'instant attendu de se livrer à leurs jeux, à leurs rires, à travers le parc !

Il fallait voir avec quelles aimables attentions Juliette et Charles s'occupaient du pauvre malade qui partageait leurs ébats. Ils ralentissaient leurs pas pour ménager sa faiblesse, franchissaient, comme avec effort, de courtes distances, et quand ils s'étaient élancés en bondissant dans les allées, feignaient de s'arrêter épuisés de fatigue, pour lui donner le temps de les rejoindre et lui laisser croire que ses forces égalaient les leurs. Quand la jeune fille voyait la pâleur répandue sur le front de son ami, elle faisait signe à Charles et tous deux témoignaient la lassitude, afin de ménager la poitrine haletante de Jules et de lui persuader qu'il les avait vaincus. Eux seuls, disaient-ils, sentaient le besoin de repos, et à l'instant il se privaient de tout exercice nécessaire au développement de leur nature plus robuste et se livraient à des distractions plus paisibles. Le bon docteur leur souriait alors avec amour, et les remerciait ainsi de leur déférence envers son pauvre malade. Charles lui sautait au cou et lui disait à l'oreille :

— Merci, mon père ; mais, pour lui, sachez bien que, sans récompense, je donnerais ma vie.

— Mon ami, répondait Chabert, ton cœur est noble, généreux, et s'il ne fallait qu'un sacrifice pour sauver ton frère, tu le ferais avec bonheur. Persévère dans ces sentiments, mon fils, et Dieu saura t'en récompenser lui-même.

Charles et Juliette, par une sorte d'accord tacite, se conformaient à toutes les volontés du poitrinaire; ils cédaient à ses moindres caprices. Leurs âmes s'étaient confondues en une seule, pour exécuter de concert tout ce que leur suggérait leur tendresse.

Jamais la moindre contrariété ne lui venait d'eux. Bientôt l'amitié si vive qui unissait les deux jeunes gens se changea en un sentiment plus tendre: leurs cœurs savaient si bien se comprendre.

L'amour aussi s'était glissé au cœur du malade, un amour violent, passionné qui menaçait sa vie. Il se trompa sur les délicates attentions de Juliette, et crut voir chez la jeune fille une affection pareille à la sienne. Ce fut avec un sentiment d'effroi que le docteur s'aperçut de la passion qui avait jeté de si profondes racines dans le sein du malheureux.

— Oh ! mon Dieu, se dit-il, c'est lui donner la mort que de détruire cette chimère ; oh ! qui donc aura ce courage!

Chabert se rendit un jour chez son ami, pour lui faire part de la fatale découverte.

— Duhamel, — dit-il en l'abordant, — je viens vous consulter sur un point très-délicat, un étrange problème, dont la solution, quelle qu'elle soit, ne peut que m'être bien funeste.

Tout en parlant ainsi, le bon docteur avait la figure bouleversée.

M. Duhamel, très-ému lui-même, répliqua :

— Parlez, mon ami, tirez-moi d'inquiétude. Etes-vous menacé de malheur ?

Chabert réfléchit un instant, puis d'une voix péniblement accentuée :

— Vous savez, mon cher Duhamel, — poursuivit-il, — avec quel plaisir nous avons vu l'intimité s'établir entre Juliette et Charles. Ce fut avec un bonheur réciproque et une joie bien vive que nous avons espéré une alliance qui viendrait resserrer encore les liens qui nous unissent ; car vous n'ignorez pas que j'aime ces deux enfants comme si j'étais leur père.

— Et qu'y a-t-il de changé ? s'écria Duhamel, personne, j'ose le croire, ne songe à s'opposer à nos projets. Pensez-vous que Charles ne puisse rendre ma fille heureuse ? Voyons, parlez, docteur. Mais parlez donc.

— Rien de tout cela, mon ami.

— Quoi donc, alors ?

— J'ai découvert....

— Achevez.

Le docteur se leva, et, retenant ses larmes, continua presqu'en sanglottant :

— Celui de mes enfants dont les jours sont comptés, celui pour qui la nature avare n'a donné qu'une étincelle d'existence déjà prête à s'éteindre, aime aussi votre fille.

— Ma fille, s'écria Duhamel en pâlissant.

— Il n'était qu'un ange qui pût inspirer l'amour à Jules ; il a fallu tous les soins, les prévenances, les attentions, l'amitié, la tendresse de Juliette pour abuser mon enfant, lui faire croire qu'il avait, lui aussi, le droit prétendre au bonheur.

— Il serait affreux de le désabuser, et cependant...

— Il faut lui dire, — reprit Chabert au désespoir, — tu penses à l'amour, toi qui vas mourir! tu parles d'avenir ! tu te crois aimé ! et ce n'est que la pitié que tu peux inspirer. Abjure, anéantis le sentiment qui s'est emparé de ton âme, et qui seul te retient à la vie par un fil qu'un mot de moi doit rompre; je vais te tuer sans pitié, tu es poitrinaire!

— Mon ami, quelle cruauté ! Non, je ne me sens pas la force de me faire le bourreau de votre fils.

— Cependant il faut lui tenir ce langage, à lui pauvre pèlerin, déjà fatigué d'une route trop pénible et trop longue. Il cherchait un asile, un abri pour reposer sa faiblesse. Il ne demandait au monde qu'un instant de bonheur pour embellir son dernier jour. Oh ! mon enfant, mon pauvre Jules !

Et le docteur laissa couler ses larmes.

— Que faire ? reprit Duhamel, en saisissant la main de Chabert, — Charles et Juliette s'aiment si tendrement ! Il serait affreux de séparer deux cœurs si bien faits pour se comprendre.

— Cela est vrai, mais, pour Jules, c'est la mort.

Duhamel se promena quelques instants, et tout à coup s'arrêta, et s'approchant du docteur :

— J'ai trouvé un expédient qui nous fait gagner une année, dit-il.

Le docteur secoua tristement la tête et répliqua :

— Une année ! mon enfant n'ira peut-être pas jusque là.

— J'ose espérer le contraire; quoi qu'il en soit, pour nous l'essentiel est de gagner du temps.

— Oui, répondit Chabert, mais expliquez-moi...

— Demain vous amènerez vos deux enfants.

— Volontiers, mais...

— Je ne parlerai que devant eux.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils me comprendront mieux que vous ne sauriez le faire.

— Songez quels ménagémens exige la santé de Jules; pensez qu'il se croit aimé, et que, je vous le répète, le désabuser c'est le tuer.

— Vous ne me faites pas l'injure de vous défier de moi ?

— Non, assurément.

— A demain donc, et courage !

— A demain, répéta le docteur en soupirant.

Les deux amis se séparèrent.

II

Sur le versant d'une colline boisée, entre Meudon et Bellevue, on aperçoit une maison charmante, élevant son toit d'ardoise au milieu d'un bouquet d'arbres. Les sinuosités de la route font, par intervalle, perdre de vue cette gracieuse habitation, qui semble alors se dérober sous son manteau de verdure, comme une coquette se sert d'un voile pour exciter le désir et tromper la curiosité. Un sentier tortueux, ombragé de chêne